

Master class Estelle Faye - 1er décembre 2022 - fiche d'exemples (tirés de mes nouvelles)

Cheval de mer

Juan fouille parmi les coquillages, les morceaux de nacre abandonnés par le Pacifique. Il cherche des reflets dorés, des éclats de soleil emprisonnés. C'est marée basse, et l'océan a découvert le platin, une large bande humide et brune, avec, ça et là, les trous minuscules des vers de vase. L'écume lèche la plage, un flux et un reflux très doux. Au loin un rai de lumière pâle perce le duvet gris du ciel.

L'une après l'autre, Juan plante ses trouvailles dans le sable. Les coquilles forment un dessin compréhensible de lui seul. *Là*, se dit le garçonnet, *ce sont les nageoires. Et là les naseaux*. Le dernier bigorneau enfoncé, Juan s'essuie le nez, le maculant de grains sombres. Il se redresse, prend un peu de recul, observe son œuvre d'un regard critique. Il fronce les sourcils, fait la moue, imite le vieux Pedro qui peint les touristes et les bateaux sur le port. Ça lui fait un peu mal, à cause des blessures au coin de ses lèvres, où le sang commence à peine à sécher. Le vent fraîchit, soulève le col de sa chemise sale. La lumière descend. Juan devrait rentrer, quelque chose le chuchote tout au fond de lui, une voix ténue qui ressemble, bien sûr, à celle de sa mère. Mais le vent qui secoue les arrayanes et affole les renards chilotes, ce vent d'Ouest lui emplît les tympans avec la voix des flots. Alors Juan secoue la tête, et les chuchotements de sa conscience s'éparpillent dans le crépuscule comme des copeaux sur la mer. Il sourit. Sa création est presque complète. Ne manque plus que la crinière. L'hématome sur sa joue le tiraille, mais ça aussi, il l'oublie. Il remonte machinalement la manche déchirée de sa chemise, et part à fond de train chercher des algues dans la mer.

Elle a tes yeux

Je ne sais plus pourquoi je me suis paumé dans cette ruelle. Je n'ai jamais été bon pour m'orienter dans les villes, encore moins la nuit, encore moins dans cette mégapole tentaculaire, dans ce lacs de sentes et d'ombres que même les néons des enseignes, taches de couleurs fluo bavant sur le fond brune, échouent à éclairer. Cet endroit te plairait, Thaïs. Même avec la misère et le désespoir qui suintent des murs, les rongeurs dégénérés qui grouillent dans les monceaux d'ordures, et que les brigades d'hygiène ont renoncé à taser depuis longtemps. Et l'odeur... Par l'Obscur, j'ai beau me badigeonner les narines de ce gel mentholé qu'ils m'ont vendu un prix exorbitant à l'astroport, j'ai envie de me vider les tripes à chaque coin de rue. La grève des éboueurs s'éternise, mais on ne peut pas envoyer des drones de nettoyage dans ce quartier, ils se feraient choper et recycler en moins d'une journée. Pourtant tu aimerais le coin, Thaïs. Tu aimais les fourmilières humaines, et les constellations de lumières artificielles des villes qui font comme un reflet plus vivant, moins glacé, des étoiles dans le ciel. Moi je n'ai jamais aimé que le ciel. Et toi.

L'absence de videurs m'a étonné, après coup. Je croyais qu'on empêcherait le péquin lambda d'accéder à l'arrière-cour du bar. Pour que le client ne vienne pas embêter les danseuses en pause. Surtout derrière un établissement comme celui-là, d'un standing largement supérieur à son environnement. Mais sans ostentation, le standing, tout en élégance discrète, presque trompeuse. Le genre que les gens de la haute fréquentent pour le frisson d'interdit.

Les danseuses – ou danseurs ? – fument sous un auvent de tôle entre les poubelles, de longues cigarettes de braash dont la fumée se mêle au crachin, le parfum âcre se perd dans la puanteur des ordures. Les corps souples danseuses-danseurs androgynes, plus grands et plus altiers qu'un être humain ordinaire, s'étirent même au repos avec une fluidité qui rappelle les volutes de la fumée. Leur peau opaline, rendue plus pâle encore par le maquillage nacré dont elles s'enduisent, luit de paillettes au travers des rideaux de pluie. Ce sont des cyborgs bien sûr, des cerveaux humains dans des corps synthétiques. Des cerveaux obtenus au marché noir, pour la plupart. C'est ça qui m'amène ici. Le marché noir, pas les cerveaux.

Une robe couleur d'océan

Il y avait eu un pays avant, de l'autre côté de la mer, à quelque distance des côtes, juste assez loin pour qu'on devine la ligne blanche de ses plages depuis la pointe du continent. Ce pays-là avait disparu dans les abysses depuis des générations, depuis l'époque des premiers pêcheurs, qui s'habillaient de peaux et ne maîtrisaient pas encore les arts du feu, les arts de la poterie et du fer. C'étaient des temps d'eau et de vase, de marécages et de brume. Plus personne ne savait exactement comment les terres de l'autre côté avaient été englouties par la mer. Avec les siècles les souvenirs s'étaient démultipliés en nuées de légendes et de contes. Certains évoquaient des vagues immenses, qui auraient emporté aussi dans leur sillage des pans entiers du continent, créant ainsi les découpes abruptes des falaises. D'autres parlaient de pluies diluviennes, ou encore de pactes sombres, que les gens de là-bas auraient conclu avec des créatures de l'océan...

Pourtant la mémoire de ces terres perdurait. Les gens du continent avaient pris l'habitude de lancer des offrandes dans les flots, là où ce pays s'était étendu, des colliers de nacre et de turquoise, des poignards d'argent, des verres de cristal... Parfois, aussi, on y jetait des hommes, des cadavres surtout. Et, plus rarement, des vivants.

C'était le cas de Leif. Il s'était embarqué comme passager clandestin sur un navire de commerce, un rafiote à deux voiles qui craquait et prenait l'eau de toutes parts. L'équipage peu accueillant l'avait balancé par-dessus bord en pleine tempête. Leif, qui déjà ne savait pas nager dans une mer étale, n'avait pas opposé une résistance très efficace aux rouleaux.

A sa décharge, il n'avait pas eu le temps de planifier son voyage. Il s'était sauvé comme il avait pu. Après une mauvaise semaine de pêche, et une soirée un peu plus arrosée que d'habitude, ses voisins avaient *vraiment* décidé de le lapider cette fois.

La vie dans les dialogues :

Exemple basique sur 3 niveaux :

(Contexte : Space Opera. Une expédition sur une planète lointaine. Sorbier est un prospecteur sûr de lui, Corey un jeune mécanicien.)

Niveau 1 :

- Nous devons sécuriser les modules, déclara Corey. Sinon la prochaine tempête va les emporter.
- Non, répliqua Sorbier. La priorité, c'est de récolter des échantillons.
- Je sais de quoi je parle, Sorbier, c'est notre survie qui est en jeu.

Niveau 2 :

- Nous devons sécuriser les modules, assura Corey d'une voix forte. Sinon la prochaine tempête va les emporter.
- Non, répliqua Sorbier. La priorité, c'est de récolter des échantillons.
- Je sais de quoi je parle, Sorbier, répondit le mécano sans se laisser démonter. C'est notre survie qui est en jeu.

Niveau 3 :

Corey recoiffa d'une main nerveuse ses cheveux verts, prit une profonde inspiration. Il n'aimait pas se mettre en avant, d'habitude, mais là, la situation l'exigeait.

- Nous devons sécuriser les modules, assura-t-il. Sinon la prochaine tempête va les emporter. Sorbier coula vers lui un regard mauvais :
- Non. Notre priorité, c'est de récolter des échantillons.

Corey tressaillit comme s'il venait de se faire gifler, renversa quelques gouttes de café sur sa combinaison déjà tâchée de cambouis. Il balaya la cabine des yeux. Les autres membres d'équipage attendaient qu'il reprenne la parole. Toute leur attention était braquée sur lui. Il déglutit, revint vers le prospecteur, en maîtrisant le tremblement dans ses doigts.

- Je sais de quoi je parle, Sorbier. C'est notre survie qui est en jeu.